

Nouvelles pratiques sociales



Yves St-Arnaud, *Connaître par l'action*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1991, 112 p.

Jacques Hébert

Volume 6, numéro 1, printemps 1993

La surdité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301214ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301214ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, J. (1993). Compte rendu de [Yves St-Arnaud, *Connaître par l'action*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1991, 112 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 6(1), 225–226. <https://doi.org/10.7202/301214ar>



Connaître par l'action

YVES ST-ARNAUD

*Montréal, Presses de l'Université de Montréal
1991, 112 p.*

Ce livre ne pourra laisser indifférents les formateurs, chercheurs et intervenants en sciences humaines et sociales. L'auteur s'appuyant sur les recherches d'Argyris et de Schön, pour une théorie de l'action, invite à une réflexion sur nos choix épistémologiques pour construire une science utile à la pratique. Nous ne pouvons que féliciter l'initiative de cette publication en français, qui rend accessible cette perspective théorique développée par ces deux Américains depuis une dizaine d'années.

Les modèles d'enseignement et de recherche universitaires fonctionnent majoritairement du haut vers le bas, c'est-à-dire en appliquant des cadres théoriques à partir desquels les étudiants essaient d'expliquer leurs actions (le savoir précède l'action). Il semble pourtant que les études axées sur les processus d'intervention ont également permis de systématiser de nombreuses théories (l'action précède le savoir).

L'ouvrage d'Yves St-Arnaud ravive un vieux débat entre la théorie et la pratique, en posant un nouveau paradigme d'une « science-action » pour tenter de s'en sortir. Le praticien devient un créateur à la recherche de connaissances permettant de générer ses propres théories de l'action. Ces théories s'éloignent des voies traditionnelles paralysant fréquemment les initiatives du praticien lorsqu'il cherche des solutions originales et efficaces pour répondre à la complexité des problèmes psychosociaux. Cette nouvelle perspective devrait faciliter l'émergence d'un praticien chercheur maîtrisant un processus d'intervention mais profitant de ses essais et de ses erreurs pour réfléchir « dans » et sur l'action afin de progresser dans son autoperfectionnement. La figure de la page 99 illustre de manière percutante un cheminement axé vers la stagnation versus l'efficacité professionnelle.

Une première limite de ce livre se situe dans ses exemples empruntés à la psychologie, mais elle pourra sûrement être comblée par des productions futures de praticiens-chercheurs des sciences humaines et sociales qui écriront davantage sur leurs pratiques (science-action). Le défi demeure malgré tout de taille si l'on considère que ces derniers se réfèrent généralement aux méthodes d'enseignement et de recherche auxquelles ils ont été exposés durant leur formation quand il s'agit d'expliquer leur savoir-faire. Ce modèle d'apprentissage nuit au partage des connaissances lorsqu'ils prendront leur plume ; leurs écrits risquent de ne révéler que partiellement ce qu'ils accomplissent dans l'action.

Une deuxième limite se situe au plan du développement d'une science-action. Elle nécessitera de pouvoir discuter ouvertement des résultats anticipés et des intentions souvent dissimulées derrière les interventions professionnelles. Le moyen suggéré au praticien-chercheur pour sortir de ce cercle vicieux apparaît comme un point de départ intéressant mais insuffisant : « [...] en ayant le courage de regarder sans tricher les stratégies qu'il employait et les effets visibles qu'il voulait produire chez les clients (p. 63) ». L'importance du contexte sociopolitique dans lequel évolue le praticien-chercheur semble minimisé dans cette dynamique. Nous référons plus précisément à la lutte pour le maintien de certains paradigmes dominants dans le champ scientifique et professionnel ainsi que la montée d'une idéologie néo-libérale prônant une forme d'excellence qui conduit les acteurs sociaux à un individualisme radical et à une compétition féroce pour témoigner à tout prix de leur réussite.

Le chapitre quatre interpelle particulièrement les écoles de formation pour amorcer un changement des mentalités et préserver une autonomie professionnelle en déclin. Dans la conjoncture actuelle, où les discours et les décisions renvoient aux rationalisations et aux coupures budgétaires dans les programmes sociaux, ce livre pose avec acuité un défi crucial pour le renouvellement des pratiques et la survie de nombreux professionnels qu'on essaie trop souvent de contrôler et de réduire à des fonctions d'exécutant.

JACQUES HÉBERT

Département de travail social
Université du Québec à Montréal